Alexis GALLAND, Bouddhisme et christianisme chez
Masao Abe

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, 195 p.

Mira Niculescu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44879>

DOI : 10.4000/assr.44879

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 287-289

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Mira Niculescu, « Alexis GALLAND, Bouddhisme et christianisme chez Masao Abe », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 14 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44879> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44879>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Alexis GALLAND, Bouddhisme et christianisme chez Masao Abe

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, 195 p.

Mira Niculescu

RÉFÉRENCE

Alexis GALLAND, *Bouddhisme et christianisme chez Masao Abe*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, 195 p.

- ¹ *Bouddhisme et christianisme Chez Masao Abe* est l'ouvrage tiré de la thèse de théologie d'Alexis Galland. Ce court ouvrage théologico-philosophique aurait pu s'appeler « zen japonais et catholicisme français », car c'est de ce bouddhisme-là et de ce christianisme-là qu'il s'agit plus précisément. Galland, prêtre catholique français, aborde dans une perspective comparative le travail d'Abe, professeur japonais d'histoire des religions, spécialiste de dialogue interreligieux et converti au zen japonais après avoir été élevé dans le bouddhisme le plus piétiste de la « terre pure ». En vertu de ces différentes casquettes et du temps qu'il passa à enseigner aux États-Unis, Abe fut un artisan majeur, bien que plus discret que certains de ses illustres prédécesseurs (Suzuki Daisetz Teitaro Suzuki et Shunryu Suzuki), de la diffusion du zen auprès des occidentaux à partir des années soixante. Comme eux, Abe était missionnaire, mais d'une autre sorte : il « privilégiait le dialogue » avec la théologie chrétienne, comme il l'avait promis à son maître Hisamatsu. Du côté nippon, Abe s'inscrit dans la démarche de dialogue chrétien-bouddhiste qui se développe après 1945 aux États-Unis, des écrits inauguraux de « *practitionners* » comme Thomas Merton ou Alan Watts au milieu du xx^e siècle, aux travaux de « *scholars* » comme Catherine Cornille ou encore Rita Gross, éditrice du journal *Buddhist Christian Studies*, fondé au début des années 1980.
- ² *Bouddhisme et christianisme Chez Masao Abe* est donc un travail de « *comparative religion* » au carré : Galland y examine le travail comparatif d'Abe, dans sa propre perspective

comparée de théologien chrétien. L'ouvrage se divise en deux parties principales. Dans la première, Galland se base sur une conférence d'Abe de 1984, dans laquelle est proposé un rapprochement entre kénose chrétienne et vacuité bouddhiste. Après avoir souligné la manière dont Abe fonde sa définition de la vacuité sur celle de Nagarjuna, philosophe bouddhiste indien de la fin du II^e siècle, Galland conclut à la non-validité de l'équivalence proposée par l'auteur japonais. La kénose, pour le prêtre et théologien français, ne saurait être vacuité : si elle parle de la manière dont le christ se « vide de lui-même », c'est, souligne-t-il, pour mieux se laisser habiter par dieu. La kénose serait donc presque à l'opposé de la vacuité bouddhiste : le « vide » chrétien est plein, plein du divin.

- 3 Dans la seconde partie, Galland propose une comparaison entre zen et christianisme à un autre niveau, à son sens plus pertinent : celui du non-egoïsme. En se basant cette fois sur un article d'Abe intitulé le « zen et la pensée occidentale », il prend cette fois une perspective qu'il appelle davantage « philosophique et anthropologique » pour se focaliser sur la « question du moi ». La question de la vacuité se voit déplacée vers celle de l'annihilation de soi, pour et par l'éveil dans une perspective bouddhiste, pour et par l'éveil dans une perspective chrétienne. C'est là, pour Galland, qu'un terrain symbolique commun se dessine entre les deux traditions.
- 4 Pour Galland, le « vrai rapprochement » entre zen et christianisme, se situe dans le concept du « pur amour » : un amour désintéressé qui s'exprimerait dans sa forme idéal-typique, par un « non-égoïsme » poussé à l'extrême. Or celui-ci serait incarné, dans la culture chrétienne comme dans celle des samouraïs, par le sacrifice de soi. Si la comparaison de ces deux cultures spécifiques ne manque pas d'intérêt, il reste cependant discutable d'en faire un point commun théologico-philosophique entre « christianisme » et « bouddhisme ».
- 5 La culture samouraï, plus que le *bushido*, la culture japonaise, qu'évoque plus largement Galland, est certes intimement liée à l'idée de don total de soi, notamment à travers la mort, ce qui pourrait rappeler le don de soi fait par le christ, dans une perspective chrétienne. Cependant, faire de ce point précis de la culture samouraï un point philosophique propre au zen, et à fortiori, plus largement, au bouddhisme, reste discutable. L'opinion du théologien transparaît dans cette analyse plus que celle de l'anthropologie ou de la philosophie qu'entend convoquer Galland.
- 6 L'ouvrage a néanmoins le grand mérite de proposer une analyse minutieuse et riche de concepts fondamentaux du bouddhisme et du catholicisme, à l'appui de sources puisées largement, d'une part à la pensée bouddhiste au fil des siècles, d'autre part à la pensée chrétienne française – la Rochefoucauld notamment.
- 7 La démarche d'Alexis Galland n'est pas sans faire penser à l'un de ses prédécesseurs et compatriotes, le cardinal Henri de Lubac, missionnaire catholique en orient au début du siècle dernier, qui avait été l'un des premiers à s'intéresser au bouddhisme (principalement l'amidisme) dans une démarche comparative bienveillante. Sans pour autant prétendre renoncer à son parti-pris chrétien, le prélat avait contribué à retourner l'image jusque-là négative du bouddhisme auprès des Occidentaux, que véhiculaient ses coreligionnaires.
- 8 Les chrétiens ne sont pas les seuls occidentaux à s'être intéressés au bouddhisme, et notamment au zen, dans la seconde moitié du xx^e siècle. Du point de vue juif, auprès desquels le bouddhisme a eu notoirement un succès particulier dès le début du siècle,

les voix demeurent mitigées. On trouve tantôt des lectures œcuméniques comme *zen et hassidisme*, un ouvrage collectif édité par Harold Heifez au début des années soixante-dix regroupant des articles de rabbins, théologiens juifs et pratiquants zen, tantôt des dialogues polémiques comme les *Lettres à un juif bouddhiste*, dans lesquelles la démarche du rabbin orthodoxe Akiva Tatz pourrait faire figure de « disputation » à l'envers, dans son projet de délégitimer une tradition au profit de l'autre.

- 9 Le message du bouddha n'a donc pas laissé les religieux occidentaux indifférents à partir de la contre-culture des années 1960, comme le note Olivier Galland, qui n'oublie pas de contextualiser sa propre démarche dans ce phénomène plus large. Le prêtre français dit même voir dans le zen une aide potentielle pour le « relèvement moral de l'occident » – pourvu, précise-t-il, qu'on le détache du New Age, où il aurait souvent été réapproprié.
- 10 Outre son intérêt comparatif, pour le sociologue ou l'anthropologue du religieux, un tel ouvrage de théologie comparée offre une source primaire précieuse pour étudier les évolutions des positionnements croyants et des dialogues interreligieux produits par la globalisation culturelle contemporaine.